

Quelqu'un va venir | Jon Fosse

documents dramaturgiques



Quelqu'un va venir, mise en scène de Claude Régy, 1999.

1. Extrait d'un entretien de Gabriel Dufay avec Jon Fosse (paru dans *Écrire c'est écouter*, éditions de l'Arche, 2023).

Bien sûr, il y a tous les éléments visibles autour de nous. Mais aussi des choses invisibles qui sont là tout le temps et qui ne sont pas forcément compréhensibles. Comment est-ce possible ? Entre nous par exemple. Il y a ce que nous disons, ce que nous ressentons, et il y a aussi ce qui se tisse entre les deux, ce qui nous échappe et qui est impossible à dire. C'est entre nous, c'est invisible. Le grand art fait apparaître cet invisible. Tout ce qui est important relève de l'invisible. Il y a les mots noirs imprimés sur le papier, mais s'il n'y a rien d'autre, alors ce n'est pas de l'art. J'ai une sorte de croyance en la spiritualité. Nous rejetons aujourd'hui cette dimension de l'existence à un degré inimaginable. C'est tellement évident que nous ne nous en rendons même pas compte en un sens. Nous continuons, nous nous disons que nous devons continuer à nous débattre avec des détails pratiques. Mais dans le fond, nous avons délaissé toute spiritualité. Nous vivons dans un monde beaucoup trop matérialiste, un monde sans foi dont la seule morale est le commerce et l'économie.

2. Extrait de Maurice Maeterlinck, « Le tragique quotidien », in *Le Trésor des humbles*, 1896

Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures. Il est facile de le sentir, mais il n'est pas aisé de le montrer, parce que ce tragique essentiel n'est pas simplement matériel ou psychologique. Il ne s'agit plus ici de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte

d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre. Il s'agirait plutôt de faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire entendre, par-dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée. Il s'agirait plutôt de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'un être qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté ou de son Dieu. Il s'agirait encore de nous montrer et de nous faire entendre mille choses analogues que les poètes tragiques nous ont fait entrevoir en passant. Mais voici le point essentiel : ce qu'ils nous ont fait entrevoir en passant ne pourrait-on tenter de le montrer avant le reste ?

[...] On me dira peut-être qu'une vie immobile ne serait guère visible, qu'il faut bien l'animer de quelques mouvements et que ces mouvements variés et acceptables ne se trouvent que dans le petit nombre de passions employées jusqu'ici. Je ne sais s'il est vrai qu'un théâtre statique soit impossible. Il me semble même qu'il existe. La plupart des tragédies d'Eschyle sont des tragédies immobiles. Je ne parle pas de *Prométhée* et des *Suppliantes* où l'on n'arrive ; mais toute la tragédie des *Chéphorès*, qui est cependant la plus terrible drame de l'antiquité, piétine comme un mauvais rêve devant le tombeau d'Agamemnon, jusqu'à ce que le meurtre jaillisse, comme un éclair, de l'accumulation des prières qui se replient sans cesse sur elles-mêmes. Examinez à ce point de vue quelques autres des plus belles tragédies des anciens : les *Euménides*, *Antigone*, *Electre*, *Œdipe à Colone*. Ils ont admiré, dit Racine dans sa préface de *Bérénice*, ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret à cause de la faveur où il est tombé après le refus qu'on lui a fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. »

Est-ce autre chose que la vie à peu près immobile ? D'habitude, il n'y a même pas d'action psychologique, qui est mille fois supérieure à l'action matérielle et qui semble indispensable, mais qu'ils parviennent néanmoins à supprimer ou à réduire d'une façon merveilleuse, pour ne laisser subsister d'autre intérêt que celui qu'inspire la situation de l'homme dans l'univers. Ici, nous ne sommes plus chez les barbares, et l'homme ne s'agit pas plus au milieu de passions élémentaires qui ne sont pas les seules choses intéressantes qu'il y ait en lui. On a le temps de le voir en repos. Il ne s'agit plus d'un moment exceptionnel et violent de l'existence, mais de l'existence elle-même. Il est mille et mille fois plus puissantes et plus vénérables que les lois des passions ; mais ces lois lentes, discrètes et silencieuses, comme tout ce qui est doué d'une force irrésistible, ne s'aperçoivent et ne s'entendent que dans le demi-jour et le recueillement des heures tranquilles de la vie.

[...] Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures. Il est facile de le sentir, mais il n'est

pas aisé de le montrer, parce que ce tragique essentiel n'est pas simplement matériel ou psychologique. Il ne s'agit plus ici de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre. Il s'agirait plutôt de faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire entendre, pardessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée. Il s'agirait plutôt de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'un être qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté ou de son Dieu.

3. Leonid Andreïev, « L'abîme », extrait

Le jour s'achevait, mais tous deux continuaient à marcher en parlant, sans remarquer le temps qui passait ni le chemin. Devant eux, sur une colline à pente douce, se dessinait un petit bois sombre ; à travers les branches des arbres, tel un tison ardent, flambait le soleil, embrasant l'air et le transformant en une poussière de feu dorée. Tout semblait disparaître alentour ; il n'y avait que ce soleil proche et étincelant. Alors, soudain, devant eux la lumière éclatante s'éteignit, la lueur rouge du couchant découpait en l'éclairant le tronc élevé d'un pin qui brûlait au milieu de la sombre verdure comme une bougie dans une chambre obscure ; L'obscurité qui s'était faite devant eux n'interrompit ni ne changea le cours de leur conversation. Toujours aussi claire,, intime et paisible, celle-ci coulait d'un flot égal autour d'un seul sujet : la force, la beauté et l'immortalité de l'amour. Ils étaient jeunes : Zina n'avait que dix-sept ans, Nemovetzki était de quatre ans son aîné. Comme leur conversation, en eux tout était jeune, beau et pur. Ils marchaient. Un fossé poussiéreux aux bords éboulés coupait le chemin ; ils s'arrêtèrent un instant. Regardant autour d'elle, les yeux embués, Zina leva la tête et demanda : — Savez-vous où nous sommes ? Je ne suis jamais venue par ici. Attentivement, le jeune homme inspecta les environs. — Moi, je sais. La ville se trouve là-bas, derrière cette butte. Donnez-moi la main, je vais vous aider. Zina lui donna craintivement sa petite main qui gardait encore la tendresse potelée de l'enfance. Nemovetzki eut envie de serrer jusqu'à lui faire mal ces doigts frémissants. De nouveau, ils marchaient et ils causaient. Lui gardait l'impression de la mollesse docile de cette main minuscule ainsi que l'image du pied gainé de noir emboîté par le soulier de façon tendre et naïve, semblait-il. Il y avait quelque chose de poignant et d'inquiétant dans la vision qui ne s'éteignait pas de cette bande étroite de dessous blancs, de cette jambe svelte, et, cependant, d'un effort inconscient de volonté, il l'étouffa. Alors il devint joyeux, son coeur se sentit à l'aise dans sa poitrine ; il eut envie de chanter, de tendre ses bras vers le ciel, de crier : « Allons, courez, je vais vous rattraper ! », antique formule de l'amour primitif au fond des forêts, dans le fracas des cascades grondantes. Tous ces désirs lui faisaient monter les larmes aux yeux, le saisissaient à la gorge.

Tous les deux avaient lu beaucoup de bons livres : des figures lumineuses d'hommes qui avaient aimé et souffert, qui étaient morts pour leur amour pur, surgissaient devant eux. Des fragments de poèmes, lus jadis, qui paraient l'amour d'harmonie sonore et de douce mélancolie,

ressuscitaient dans leur mémoire. Vous ne vous souvenez pas de qui sont ces vers ? demanda Nemovetzki en cherchant : « ... elle est de nouveau près de moi celle que j'aime, à qui j'ai caché toute ma nostalgie, toute ma tendresse, tout mon amour... » Non, répondit Zina. « Tout mon amour », reprit en écho involontairement Nemovetzki. D'autres vers leur revinrent en mémoire qui évoquaient des jeunes filles pures, mélancoliques dans leur solitude, heureuses dans leur désolation. Les images évoquées étaient tristes, mais dans leur nostalgie l'amour apparaissait plus pur et plus clair. Aux yeux de Zina et de Nemovetzki, l'amour s'élevait dans sa beauté divine, immense comme l'univers, rayonnant comme le soleil ; il n'y avait rien de plus beau ni de plus puissant au monde. -Pourriez-vous mourir pour quelqu'un que vous aimez ? demanda la jeune fille en contemplant sa main presque enfantine. - Oui, je le pourrais, répondit Nemovetzki. Et vous ? -Moi aussi, dit-elle. C'est un tel bonheur : mourir pour celui que l'on aime. Je le voudrais tant. Leurs yeux, clairs et sereins, se rencontrèrent, leurs lèvres sourirent. Zina s'arrêta. -Pourquoi êtes-vous si pâle et si maigre ? Vous travaillez beaucoup, n'est-ce pas ? Il ne faut pas vous fatiguer. -Vos yeux sont bleus, mais ils ont des points clairs comme des étincelles, répondit-il plongeant son regard dans celui de la jeune fille. -Les vôtres sont noirs. Non, ils sont d'un marron chaud. Et il y a en eux,- Zina n'acheva pas de définir ce qu'il y avait dans ces yeux, elle se détourna.

Regardez, le soleil s'est couché, dit-elle avec un étonnement mélancolique. - Oui, il s'est couché. La lumière s'éteignit, les ombres s'évanouirent, alentour tout se fit pâle, muet, inanimé. A l'endroit où, un moment plus tôt, flamboyait l'astre incandescent, se mouvaient maintenant de sombres masses de nuages qui, peu à peu, engloutissaient l'espace bleu clair du ciel. Ces nuages s'amoncelaient en se heurtant ; leur contour, semblable à celui de monstres réveillés, se modifiait lentement, péniblement, et on avait l'impression qu'ils avançaient contre leur gré, poussés par quelque force terrible et implacable. Un petit nuage floconneux de couleur claire, détaché de la masse, s'agitait errant dans le ciel, solitaire, faible et effrayé. Les joues de Zina avaient pâli, ses lèvres s'étaient colorées d'un rouge de sang, les pupilles agrandies faisaient paraître plus sombres ses yeux, elle murmura doucement : - J'ai peur. Tout est tellement silencieux par ici. Nous nous sommes égarés ?

4. Tarjei Vesaas, *Être dans ce qui s'en va*, 2000.

Tes genoux et les miens

Tes genoux et les miens.
Et la mousse chaude.
Et les jeunes années.

Et ta soif timide
comme la mienne.
Et lourde comme la mienne.
L'œil de Dieu dans
un soleil de braise.
Ton œil à toi indécis
au cœur du mien :
adieu.